

Culture

Théâtre jeudi 05 mars 2015

Pasolini et Nordey, même idée d'un théâtre sacré

[Marie-Pierre Genecand](#)

Dans son trench-coat, Nordey a des allures pasoliniennes. (Samuel Rubio)



A Vidy, l'artiste français crée sa cinquième pièce de Pasolini. Un rêve entraîne un duel entre père et fils

Que représente un fils pour son père? Une menace, une grâce ou un mystère? Un peu des trois, répond Pier Paolo Pasolini au fil d'Affabulation, une enquête philosophique et mystique inspirée par le mythe d'Œdipe inversé. Dans cette pièce écrite à la fin des années 1960, le dandy communiste parle d'une transformation. Celle d'un riche industriel italien touché par la grâce divine qui, rejetant subitement le conformisme et la consommation, invite son fils à suivre son chemin de croix jusqu'à la Passion. Un texte touffu, souvent alambiqué, auquel Stanislas Nordey donne du souffle et de la tenue. Mais, même aiguisé par la patte ardente du metteur en scène français, le propos de Pasolini reste difficile à saisir et à digérer. Un conseil? Se rendre à Vidy-Lausanne avec l'esprit dégaïé.

«Grâce à Pasolini, j'ai compris qu'au théâtre, on travaille sur une énigme et qu'au moment de la représentation, l'énigme est toujours là.» Stanislas Nordey appartient à la même famille que Valère Novarina, Christoph Marthaler ou Romeo Castellucci. Des metteurs en scène

ambitieux, qui estiment que le théâtre pose des questions plus qu'il n'y répond et que l'insaisissable et le poétique sont des fondamentaux du plateau.

Parfois, Nordey monte des textes de Wajdi Mouawad, puissant poète libano-qubécois et diabolique scénariste. Ou de Falk Richter, auteur allemand qui radiographie sans pitié le monde d'aujourd'hui. Là, le verbe est plus facile à capter, sinon plus léger. Mais l'artiste français nourrit un attachement particulier pour Pasolini. Car c'est avec lui qu'il s'est lancé dans la mise en scène au début des années 90 et, pour avoir vu Porcherie, sa quatrième occurrence pasolinienne, à la Comédie de Genève, on peut témoigner de l'alliance incandescente entre ces deux pisteurs d'absolu.

Avec eux, le théâtre est debout, rigoureux, sacré. Austère, sans concession à la facilité. Il est un acte de foi, de courage aussi, et ne prend pas les spectateurs pour des empêchés de l'intuition, ni des assistés de la pensée. Ainsi, mardi, soir de première, le Théâtre de Vidy prenait des airs de chaire de philosophie, parfois de liturgie.

Pour raconter quoi? La révélation d'un père. Subitement fracassé par sa petitesse et par le danger que représente son fils qu'il a façonné à sa propre, mais ancienne, image. Soit un homme d'affaires qui s'assoupit à l'ombre douce d'un dimanche après-midi. Sur les murs de la scène, deux bandes de gazon vert racontent l'innocente prairie. Tout sourit à ce père, mari accompli. Mais Pasolini abhorre ce bonheur repu. Et punit ce capitaliste réjoui en le percutant d'une vision céleste. En rêve, l'industriel se voit enfant quêtant l'attention de son fils qu'il appelle papa et qui le snobe implacablement...

Perte de puissance du père vieillissant? Fable sur le trop-plein matérialiste qui creuse des gouffres existentiels? Récit de l'époque, les années 60, où les pères ne peuvent plus tuer leurs garçons en les envoyant sur les champs de bataille? Pasolini en est persuadé: entre père et fils, ce ne peut être que la guerre. Il ne peut y avoir que le glaive qui tranche et éveille les consciences. Tout le reste – consensus, harmonie, confort – n'est que pitoyable compromis.

Il y a donc de la colère dans Affabulation. Une colère palpable dans le jeu si particulier de Stanislas Nordey. Le plus souvent debout, face au public, mais aussi parfois un genou à terre, comme ramassé sur ses propos qui sont autant de couteaux, Stanislas Nordey, 47 ans, joue le père. Dans un décor qui mêle intérieur d'une villa lombarde et tableaux de maître qui varient en fonction de la thématique, il profère une parole imprécative, la projette au ciel avec force et fougue, accompagne ce flot verbal de son regard effaré et de ses bras qu'il ouvre comme un enfant implorant. Il traduit ainsi parfaitement l'impossibilité d'apaisement de cet homme sans histoire qui, subitement, est devenu un émissaire de la vérité.

Un exemple de cette langue haletante? Cette prière du père au Père: «Notre Père qui es aux cieux, je n'ai jamais suscité l'ombre d'un scandale. J'étais protégé par la possession et par l'expérience de la possession, qui me rendait, justement, ironique, silencieux et enfin inattaquable comme mon père. A présent, tu m'as quitté. Ah, ah, je sais bien ce dont j'ai rêvé cet après-midi maudit! J'ai rêvé de Toi. Voilà pourquoi ma vie a changé. Et alors, puisque je T'ai, que m'importe la peur du ridicule? Mes yeux sont devenus les deux réverbères drôles et nus de mon désert et de ma misère.»

D'où l'idée d'un parcours christique au cours duquel le père tombe la chemise pour la nudité et s'impose des blessures comme gages de pureté. Sur le modèle d'Œdipe, il y aura meurtre, mais meurtre inversé, du fils par le père, pour rompre la chaîne d'embourgeoisement

programmé. «Je lis en toi comme en moi. Ton corps est lourd. Tu ne voles pas avec la légèreté des fils mystérieux. Tu me redoubles lourdement dans le monde», déplore le géniteur.

Le jeu de Stanislas Nordey est contagieux. Dans les rôles du fils, de la mère, de la jeune fille, du prêtre et du médecin, Thomas Gonzalez, Marie Cariès, Anaïs Muller et Thierry Paret détachent les syllabes avec insistance et clarté. Des glaives d'acier. Véronique Nordey, en nécromancienne et Raoul Fernandez, dans le rôle de l'ombre de Sophocle, prennent des libertés. Sinon, le ton est à l'austérité. L'austérité habitée.

Affabulation, jusqu'au 13 mars, Vidy-Lausanne, 021 619 45 45, www.vidy.ch